



Gérald Brizon (Simon Meier) signe un premier roman savoureux, où violence et humour noir se répondent.
Laurent Guiraud

Ugo Imsand-Curty

Gérald Brizon est un fantôme, introuvable sur internet, à l'exception de quelques rares critiques sur des sites spécialisés. Aucun compte auquel se raccrocher non plus sur les réseaux sociaux. Cet auteur semble sorti du néant, lorsque le Prix du polar romand 2025 lui a été attribué pour son premier livre. «Une balle dans le bide», sorti chez Cousu Mouche fin... 2023. Vous avez dit bizarre?

Même les organisateurs de cette récompense (qui compte un pendant alémanique) n'ont pas réussi à obtenir beaucoup plus d'informations. Tout juste apprend-on que «Gérald Brizon n'aime pas beaucoup parler de sa vie. Monstre de modestie entre mille autres qualités, il estime que bien des sujets valent plus l'os que ça.»

Gérald Brizon n'apparaît pas non plus dans les dossiers de presse de son éditeur, petite maison indépendante genevoise. On lance alors une bouteille à la mer par le canal de l'adresse mail générale, précisant notre intention de rencontrer M. Brizon pour un article.

Rendez-vous à Genève

Quelques jours plus tard, une réponse tombe, signée de son «humble et corvéable secrétaire» qui «répond au nom de Gérald». Ce dernier, «en plus de ne pas avoir de téléphone mobile», «n'est toujours pas parvenu à se frayer un accès à sa boîte électronique – il a du mal avec ce III^e millénaire où les mots de passe monopolisent la parole».

«Gérald m'a fait savoir que, malgré son peu de goût pour les bavardages mondains (il peut toutefois en causer pendant des heures) et en dépit de sa frousse urticarienne de tout ce qui s'apparente à la lumière, il acceptait de délaissier ses nombreuses tâches afin d'accéder à votre demande d'entretien.»

Gérald Brizon, né en semant la mort

Rencontre «Une balle dans le bide» a été désigné Polar romand 2025. Une récompense qui vient saluer le premier roman d'un auteur genevois encore inconnu et de son alter ego.

À une condition toutefois, «parfaitement incompressible». Le rendez-vous doit avoir lieu à une heure de repas. «Car Gérald, qui travaille actuellement en *freelunch*, estime – à bien y regarder – que les temps sont durs.»

L'e-mail loufoque est signé Simon Meier. Ce Genevois est une figure marquante et bien connue de la presse sportive romande, depuis ses débuts en 2000 dans les colonnes du «Temps». Quelques années plus tard, il a rejoint l'équipe du «Matin» semaine, comme de son pendant dominical, puis aussi écrit pour les autres titres du groupe, dont la «Tribune de Genève» et «24 heures».

Dans le décor du polar

Fin du suspense, le duo Meier-Brizon ne fait donc qu'un, puisque c'est bien le premier nommé qui débarque au Café Vaudois. Lieu choisi pour le rendez-vous et bistrot situé à l'angle des Pâquis, quartier où s'ancre «Une balle dans le bide». «À aucun moment je n'ai voulu me cacher, mais à aucun moment je n'ai souhaité me montrer. Quand les gens ne savent pas, il n'y a pas de mystère», s'introduit Simon Meier dans une pirouette dont il a le secret (et que ne renierait pas Stéphane Lambiel).

Le «Vaudois» n'a pas été sélectionné au hasard. La porte en verre fait office de machine à remonter les époques. Le troquet n'a pas bougé depuis les an-

nées 80, et même avant à en juger par le magnifique juke-box de l'entrée (qui ne fonctionne pas). «Ce lieu me rassure, parce que c'est comme si le temps n'y passait pas, lâche celui qui a longtemps habité à deux pas et qui venait y finir ses articles en fin de journée. J'avais souvent faim avant d'avoir réussi à boucler mes contributions journalistiques.»

Qui est Gérald Brizon, alors?

Mais alors d'où vient cette doubleur littéraire, Gérald Brizon? «Ce n'est pas simple de faire le tri entre les deux, d'abord pour moi. L'histoire du double, c'est que je n'en pouvais plus du simple, parce qu'il ne l'était pas. Simple donc. J'attendais de rencontrer une femme et c'est un homme qui a débarqué. Mais on est en 2025 et je pense qu'il faut être souple.»

La discussion s'engage après le passage obligé de la photo. Simon et Gérald s'y plient, mais on sent que l'exercice leur coûte. «Je peux faire un sourire par jour, donc il faut le demander au bon moment», plaisantent-ils (à moitié?).

L'attente devient vraiment pénible: on veut savoir. Qui est Gérald Brizon, alors? «On tournait en rond avec mon psy, donc j'ai fait appel à lui, poursuit Simon Meier. Il y a Gérald d'abord. Gérald, c'est un cocon, le passé, la nostalgie. C'est le papier peint à fleurs de tante Odette (*ndlr: qui se marierait à merveille aux ri-*

«Quand, pendant près de vingt-cinq ans, tu as suivi le foot romand, je peux te dire que des balles perdues, tu en as vu.»

Simon Meier

Alias Gérald Brizon, auteur primé d'un roman policier

deaux délavés du Vaudois). C'est le désuet, le II^e millénaire. Et ça me rassure parce que je préviens, le troisième va être très long, ou n'ira pas au bout.» Et Brizon? «C'est l'évasion. Brisons la glace, le silence, les chaînes.»

Simon Meier en survivant

La sortie du polar fin 2023 a été le baptême de ce nom de plume, mais Gérald Brizon est apparu un peu plus tôt, le 19 juillet 2021. Simon Meier doit embarquer pour Tokyo, où vont se disputer de drôles de Jeux olympiques dans une bulle sanitaire. «Une petite voix me dit: «Putain, monte pas dans l'avion.» J'ai bien fait parce que ça faisait quarante-huit heures que j'avais un infarctus en bandoulière. Oui, Gérald, il naît là.»

Ce pressentiment et une intervention en urgence aux HUG lui sauveront la mise. «Ça fait

bizarre, mais pour moi, c'est l'un des plus grands cadeaux que je n'ai jamais reçus. Merci la vie. Merci la mort aussi, en l'occurrence, puisqu'elle s'est abstenue.»

De son propre aveu, Simon avait bien mérité cet ultime avertissement «à force sans doute de ne plus assez aimer la vie, ou plus assez bien, ne plus la respecter à certains égards». Cette alerte, Simon Meier l'a prise très au sérieux, changeant son quotidien du tout au (presque) tout.

Une gestation de pieuvre

Ce prix littéraire 2025 tombe aussi un an après son départ de la presse sportive. Quand la serveuse s'approche, Simon Meier commande une saucisse à rôtir avec ses röstis. Madeleine carnée de ses soirées passées dans les stades et patinoires du pays. «Quand, pendant près de vingt-cinq ans, tu as suivi le foot romand, avec notamment le Lausanne-Sport, Servette, le FC Sion, Xamax et tous les autres, je peux te dire que des balles perdues, tu en as vu. Il fallait bien finir par en faire quelque chose: ce qui explique peut-être le nombre de cadavres dans le bouquin.»

Des fusillades, le héros de ce fameux polar en essuie un paquet, à commencer par celle qui lui laisse une balle dans le bide d'entrée. Le mafieux mélancolique, un brun usé par la vie ou désabusé tout court, est prénommé Spadj. «On est à deux doigts

du cliché avec cette histoire de vieux tueur», s'excuse Gérald Brizon, qui a décidé de la peine à se vendre.

Ce polar est pourtant une course-poursuite à travers le pays, ou plutôt une course contre la mort jalonnée par des personnages aussi haut en couleur qu'attachants. «Chez Spadj, il y a cette espèce de mélancolie, cette propension au regret. Quand on arrive un peu trop tard pour y penser. Je suis un lent, donc les lents, ils ont vite des regrets, ils se disent qu'ils auraient pu aller plus vite.»

En parlant d'éloge de la lenteur, le temps d'écriture et de gestation a été «terriblement long» pour Gérald Brizon. «Les éléphants, avec leurs vingt-deux mois, peuvent clairement aller se recoucher. J'ai même entendu qu'il y avait une espèce de pieuvre qui avait besoin de plus de quatre ans pour donner vie.» Mais on s'éloigne, encore. «Tout ça pour dire que j'ai eu besoin d'aide, énormément d'amour, j'arrive à le dire, et de soutien indéfectible chez Cousu Mouche, en particulier de Michaël Perruchoud, mon ami.»

«Une balle dans le bide» est aussi une plongée dans une Cité de Calvin plus obscure, «qui n'a que le charme des pourcentages et des transferts de fonds», comme tacle Spadj en ouverture. «Il ne faut pas séparer les mondes, avec d'un côté la rutilante Genève internationale et les banques, et de l'autre des quartiers comme les Pâquis et le monde la nuit, assure Simon Meier. Ces milieux sont connectés. Ce qui est intéressant, c'est ce qu'il y a sous le tapis, pour ne pas dire sous la terre. Et c'est valable partout, mais surtout en Suisse.»

Le polar romand 2025 lève une lorgnette haletante et drôle sur ces bas-fonds. Un baptême du feu plus que réussi pour Gérald Brizon, qui ne pourra pas rester longtemps dans l'ombre.